

Paludes

PAGES RETROUVÉES

PIERRE DUMAYET, on le sait depuis des décennies, est un admirable lecteur. En préparant l'intervention (brillante et solide) qu'il devait faire à la soirée gidiennne organisée le 8 octobre dernier par la Bibliothèque Doucet, il a voulu relire *Paludes* — et le lire, cette fois, dans l'édition originale, celle de la Librairie de l'Art Indépendant de 1895, précieux volume (tiré à quatre cents exemplaires) depuis longtemps dans sa bibliothèque mais dont il n'avait pas coutume d'user lorsqu'il revenait à cette œuvre... Surprise : son souvenir de ses précédentes lectures était assez précis, assez complet pour lui faire repérer, au beau milieu du livre (au cours du « Banquet »), trois pages qu'il ne connaissait pas. Après avoir vérifié que, dans la réédition de 1920 en « Petite Collection bleue » puis dans le plus récent « Folio ¹ », ces trois pages avaient en effet disparu, il consulta un « spécialiste » de Gide qui possédait aussi la *princeps* mais, pour sa plus grande honte, avoua n'avoir jamais remarqué la cou-

1. Vérification qui lui fut l'occasion de remarquer un autre détail, *erreur* de composition, cette fois, dans le texte de la Bibliothèque de la Pléiade (1958), qu'a renouvelée les éditions « Livre de poche » (1968) et « Folio » (1973) : p. 78 de cette dernière (p. 118 dans la « Pléiade »), le protagoniste malencontreusement introduit un alinéa dans la réplique du narrateur entre « je le déplore » et « L'art est de peindre un sujet particulier [etc.] », ce qui attribue indûment au « fin critique » Évariste la suite de l'exposé...

pure. Qu'aucun des exégètes de l'œuvre, célèbre entre toutes, n'eût été jusqu'ici aussi attentif que Pierre Dumayet n'était pas pour rasséréner ledit « spécialiste »...

Voici ce texte de 1895, dont seuls les cinq premiers et les trois derniers paragraphes subsistent dans les éditions aujourd'hui accessibles ² :

[...]

« Paludes ? commençai-je aussitôt — Monsieur, c'est l'histoire des animaux vivant dans les cavernes ténébreuses, et qui perdent la vue à force de ne pas s'en servir. — Et puis laissez-moi, j'ai horriblement chaud. »

Cependant Évariste, le fin critique, argua ³ : « J'ai peur que ce ne soit un peu spécial comme sujet. »

« Mais, Monsieur, dus-je dire, il n'y a pas de sujet trop particulier. *Et tibi magna satis*, écrit Virgile, et c'est même précisément ici mon sujet — je le déplore. — L'art est de peindre un sujet particulier avec assez de puissance pour que la généralité dont il dépendait s'y comprenne. En termes abstraits cela se dit très mal parce que c'est déjà une pensée abstraite ; — mais vous me comprendrez assurément en songeant à tout l'énorme paysage qui passe à travers le trou d'une serrure dès que l'œil se rapproche suffisamment de la porte. Tel qui ne voit ici qu'une serrure verrait le monde entier au travers s'il savait se pencher. Il suffit qu'il y ait possibilité de généralisation ; la généralisation, c'est au lecteur, au critique de la faire. »

« Monsieur, dit-il, vous facilitez singulièrement votre tâche. »

2. Voir pp. 47-51 de l'éd. 1895, pp. 00 de l'éd. 1897, pp. 65-6 de l'éd. 1920, pp. 412-3 de l'éd. 1932 (*Œuvres complètes*, t. I), p. 118 de l'éd. 1954 (*Romans, récits...*, « Bibl. de la Pléiade »), pp. 72-3 de l'éd. 1968 (*Le Livre de poche*) et pp. 77-9 de l'éd. 1973 (« Folio », plusieurs fois réimprimée depuis).

3. *Sic*, pour « argüa ». À la décharge de Gide, il faut dire que Littré enregistrait avec regret l'orthographe sans tréma, en observant que « l'Académie ne conjugue pas ce verbe ». L'Académie française ne décidera qu'en 1975 qu'il faut, conformément à la prononciation, noter le tréma... mais annulera sa décision en 1987. La phrase de Gide, avec « argua », est citée en exemple par Grévisse dans son *Bon Usage*.

— « Et sinon je supprime la vôtre, » répondis-je, étouffant. Il s'éloigna. « Ah ! pensai-je, je vais respirer ! »

Alors il y eut une voix dans mon oreille : « Moi, Monsieur — j'écris Briarée. » C'était Baldakin surtout journaliste.

Je dis « Ah ! Briarée ! »

— « Eh ! oui. L'homme aux cent bras, reprit-il — le géant Briarée. — Et savez-vous qui c'est, Briarée ? »

« ???⁴ »

— « Eh bien, Monsieur — c'est le Peuple. »

— « Vous m'étonnez. Vraiment ! »

— « Vous me comprendrez tout à l'heure. — Les cent mains, les cent pieds du géant possèdent, il le faut, une conscience particulière ; — l'unique cerveau du géant ne possède qu'un sens commun. Vous saisissez ?

— « Pas bien encore. »

— « Attendez : Chaque main, chaque organe, n'a nul sentiment immédiat des souffrances ou des joies de ses quatre-vingt-dix-neuf collègues. Chacune des mains raffole d'être au chaud ; elle se mettrait dans la braise ! Briarée, cerveau mal dégrossi, ne sent point chaque main distincte, mais le résultat seul des cent sentiments lui parvient ; il est bête et n'a pas encore formé son idée de justice. Un certain équilibre lui suffit. Qu'une de ses mains ait trop chaud, il fourre une autre dans la glace. Il trouve là bien plus de volupté que s'il se sentait cent mains tièdes ; il est avec les mains pleines de braise ; il en jouit. D'ailleurs main chaude est la plus forte, et elle ne veut rien lâcher... Monsieur ! comprenez-vous Briarée ? — Et savez-vous Monsieur, pourquoi Briarée le grand peuple ne parvient jamais au bonheur ! C'est qu'il ne peut pas avec tout jouer comme il fait aux cent mains tièdes... » et se penchant vers moi il ajouta très bas : « Il lui faudrait cent femmes, comprenez — l'impossible — et qu'il jouisse de toutes ensemble ; il n'arrive jamais sinon à fournir volupté complète. »

— « Il y a là peut-être, avec ce que vous disiez d'abord,

4. Sic. Le tiret initial a été omis.

quelque contradiction, » insinuai-je.

— « Non, Monsieur. — Et vous me demanderez peut-être pourquoi chaque main, révoltée et par l'autosection détachée, ne se soustrait pas au grand corps qui la veut plonger dans la glace ? — Votre remarque est excellente et je vois que nous nous entendons. — Mais attendez : chaque organe de chaque corps tend à devenir organisme complet, vous savez. S'il se détache trop tôt du grand tronc, c'est sa mort. Sinon, vivent les mains libérées. Mains, échappez-vous de la glace ! — L'admirable, c'est que Briarée, qui par elles ne va plus compenser le trop de chaleur d'autres, soudain va se sentir brûlé aux mains qui tiennent de la braise. — Vite ! d'autres mains dans la glace ! et mon histoire continue. — As-tu compris, poète ? — Racontez-moi Paludes. »

— « Paludes, commençai-je, c'est, Monsieur, l'histoire d'une main détachée. »

— « Ah ! Ah ! fit-il, de la main chaude ! »

— « Du tout, Monsieur, de la main tiède. »

— « Mais vous n'avez donc rien compris ?... »

— « Si, Monsieur, au contraire. »

— « Mais pourquoi tiède alors ? »

— « Est-ce que je sais, moi ? — par état. Pensez-vous donc que, détachée, chaque main va gagner aussitôt l'empyrée ? La mienne se détache sur un vaste marais d'eaux tièdes. On n'en voit pas la fin. » Et me penchant vers lui, je lui dis, tout bas, par décence : « Monsieur, c'est ici le marais, nous y sommes ! »

— « Je ne vous suis pas bien, » dit-il.

— « Attendez, vous allez comprendre : détachez-les de Briarée, et les mains par tous leurs doigts se vont accrocher l'une à l'autre. »

— « Non, Monsieur. »

— « Permettez. Mais croyez-vous donc, Monsieur, que ce ne soit qu'au tronc que votre main s'attache ? — Mais par toutes les chaînes aux prisons, par tous les doigts aux autres doigts, par tous les pores à l'air ; elle appartient à tous, au temps, au lieu ; le temps c'est un temps gris ; le lieu, c'est le

marécage. »

« Oui, Monsieur, au temps, à l'espace, je veux bien, mais pas à tous. »

— « Permettez, dis-je : êtes-vous détaché ? »

— « Monsieur, oui ; je veux l'être. »

La discussion nous faisait suer, je voulus lui montrer qu'on ne pouvait ouvrir pour nous une fenêtre par crainte de faire prendre froid à d'autres ; je voulais habilement le proposer. Et sortant de ma poche un mouchoir, j'insinuai : « Mais ne trouvez-vous pas que l'on étouffe ici ! »

Il sortit son mouchoir aussi, s'épongea puis répondit subitement calme : « Mais non, Monsieur, je ne trouve pas... »

Précisément alors Angèle me prit par la manche : « Venez, dit-elle ; que je vous montre. »

Et m'attirant près du rideau, elle le souleva discrètement afin de me laisser voir sur la vitre une grosse tache noire qui faisait du bruit. — « Pour que vous ne vous plaigniez pas qu'il fasse trop chaud, j'ai fait mettre un ventilateur, » dit-elle.

— « Ah ! chère Angèle. »

[...]

Cette longue coupure n'est évidemment pas due à une erreur d'éditeur. Gide l'a d'ailleurs décidée dès la deuxième édition de *Paludes*, dans le volume du Mercure de France, paru au début de 1897⁵ (soit dix-huit mois après l'originale), où il réunissait *Le Voyage d'Urien* et *Paludes*. On peut s'interroger sur les raisons de cette suppression...

5. La couverture porte la date de MCMXCVI, mais le titre intérieur MCMXCVII. Achevé d'imprimer le 16 novembre 1896, le volume ne fut mis en vente qu'en janvier 1897. Les deux œuvres y étaient encadrées par la « Préface pour une seconde édition du *Voyage d'Urien* » et la « Postface pour la deuxième édition de *Paludes* et pour annoncer *Les Nourritures terrestres* » (textes repris dans l'appendice de l'édition « Pléiade »).